Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 14 (1923)

Artikel: Le sport et l'âme
Autor: Millioud, Maurice
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-111012

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le sport et l'âme.

1. Les problèmes.

Le sport peut-il être un instrument de culture morale ?
Cette culture peut-elle être populaire ?
Peut-elle aboutir à la formation d'un idéal ?

Il faudrait fermer les yeux et s'ensevelir dans le sable pour ignorer les progrès de la passion sportive dans notre peuple. Non seulement le nombre de ceux qui font de la pratique des sports leur principal intérêt s'accroît constamment, mais la curiosité et le goût des foules vont à eux. Entraînement si général et d'une telle force que nos villes obérées construisent des stades, que nos bourgades aménagent des terrains de jeux, que nos journaux encartent des pages consacrées aux sports ou publient soit des comptes rendus réguliers, soit des chroniques sportives, et qu'on voit capituler l'un après l'autre les plus rénitents. Le lecteur, l'abonné, l'acheteur au numéro forcent la main aux comités de rédaction. Qu'on le veuille ou non, le spectacle des luttes sportives est devenu l'un des divertissements favoris du public ; on se presse, on s'entasse par des chaleurs caniculaires pour suivre fiévreusement les péripéties d'un championnat. Un concours de cyclisme fait événement.

Songez à tout ce que cela signifie. La course, le match de football ou de tennis, de boxe peut-être, font le sujet de la conversation dans la famille, l'aliment des discussions entre camarades ; c'est à ce propos qu'on s'anime, à cela qu'on se passionne ; c'est là-dessus que l'imagination se concentre ; c'est des vainqueurs des épreuves sportives qu'on s'engoue, parmi eux qu'on choisit les modèles, de leurs rangs que sortent les petites célé-

brités locales, les gloires du jour auxquelles, souvent , les jeunes gens s'intéressent beaucoup plus qu'aux astres éclatants de la politique mondiale ou de la science. Par là, l'influence immédiate de l'activité sportive se prolonge, se ramifie, se multiplie, augmente en puissance et en durée. Elle ne s'exerce pas tout à fait dans le même public que celle du cinéma, mais si elle pénètre moins profondément les couches sociales superposées, elle gagne davantage en étendue, car elle atteint la campagne; elle est, dans la nouvelle génération, l'un des éléments de la vie morale et comme une fonction de l'âme collective, qui s'institue spontanément et s'organise sous nos yeux.

L'apparition brusque d'une fonction ne va point sans troubles. Elle se fait sa place parmi les autres fonctions avec peu de ménagements. Cette raison, n'y en eût-il pas d'autres, suffirait pour que nous nous intéressions au sport, pour que nous en examinions attentivement la nature et les effets. L'activité sportive se développe-t-elle aux dépens de l'activité intellectuelle ? Retarde-t-elle la maturité de l'esprit ? Quelle est son influence sur l'imagination ? A mesure qu'il s'empare des jeunes gens, le sport va-t-il livrer à la circulation sociale des gaillards robustes, bien découplés, beaux à voir dans l'arène, mais en qui l'enfance se prolonge pour la pensée, pour les goûts et le caractère ? Seront-ils moins réfléchis et plus âprement combattifs que nous ne l'avons été ? Est-ce qu'on est en train de nous changer notre race ? Quel est donc le type humain qui va prédominer et de quelle espèce d'hommes la société de demain sera-t-elle composée ?

Ce qui importe le plus, c'est la formation morale. Il serait fâcheux que l'intelligence reçût des entraves, que l'esprit eût désormais plus de peine à se répandre dans une charpente plus massive et à gouverner une plus lourde musculature. Mais la réaction se ferait d'elle-même ; la vie exige impérieusement que nous aiguisions nos facultés ; elle est si dure pour les pauvres d'esprit que les nécessités de la concurrence nous amèneraient bientôt à combler nos lacunes. C'est malgré lui que l'homme est devenu intelligent ; il le restera bon gré mal gré.

* * *

Oui, l'intelligence se sauvera d'elle-même, quoi qu'il arrive. Mais les qualités morales, ce qu'on appelle le cœur et la volonté n'évoluent pas de pair avec celles de l'esprit. Elles sont plus difficiles et plus lentes à produire chez l'individu et à fixer dans la race. La guerre mondiale nous a révélé effroyablement l'abîme qui peut exister dans un peuple entre l'instruction et le savoir technique, d'une part, et, d'autre part, l'humanité, la véracité, l'esprit de justice.

C'est pourquoi il importe d'observer les grandes influences collectives par lesquelles se modifie, d'une génération à l'autre, la mentalité des groupes humains. Le sport, s'il peut être un agent de culture morale, sera un auxiliaire inestimable de l'hygiéniste, du pédagogue, de tous ceux qui redoutent les progrès de la civilisation matérielle quand ils ne sont point accompagnés d'une amélioration des instincts. Le barbare savant est dix fois plus cruel que le barbare inculte, qui dispose de ressources infiniment moindres pour nuire, dont l'ignorance borne les convoitises et qui s'endort quand il est repu.

Il ne suffit pas de savoir si la pratique des sports peut affermir certaines qualités et lesquelles ; nous savons aujourd'hui que les traits durables du caractère d'une nation sont ceux qui se fixent dans le peuple. Ceux qui distinguent la classe dirigeante se remarquent davantage, mais n'offrent point de solidité. Parmi les grandes influences générales, il en est qui n'atteignent guère la masse ou ne l'atteignent qu'indirectement, par des répercussions, comme celle des idées scientifiques. Il en est qui agissent sur elle bien plus que sur les classes dirigeantes, comme celle de la religion ; d'autres agissent dans tous les cercles de la société, mais de façon diverse, comme le spectacle de la vie, les traditions et les mœurs. Dans quelle mesure et à quelles conditions la culture morale due au sport se généralisera-t-elle pour déterminer la formation d'habitudes communes et s'enregistrer dans l'espèce à l'état de besoins, d'instincts et de réflexes ?

Ce serait une réussite merveilleuse que celle d'une culture étendue à l'ensemble d'un peuple. L'histoire n'en offre pas d'exemple depuis la chute d'Athènes. Pour nos démocraties, c'est une question de vie ou de mort : elles sont obligées d'y viser ; cette nécessité leur apparaît de plus en plus clairement. Leurs efforts pour relever et élever l'âme humaine forment

l'un des nobles aspects du XIXe siècle. Si le sport peut y contribuer, ce ne sera pas sans évoluer, sans se définir, sans qu'une sélection s'opère entre les nombreuses activités qu'il couvre aujourd'hui de son pavillon. Un idéal, c'est-à-dire un programme, une conception nette du but, qui entraîne des exclusions, qui serve à orienter l'action, à mesurer les progrès et les reculs, voilà ce qui lui manque. En comporte-t-il la possibilité ? A considérer les choses de haut, on voit que toutes les grandes entreprises morales, sociales, politiques, ont été d'abord des tentatives éparses, des ébauches, suivies d'un choix qu'une formule a fixé. C'est alors qu'elles ont eu toute leur force. S'il y a un idéal sportif, les innombrables manifestations de la vie sportive contemporaine le renferment au moins en germe. Comment le dégager en une formule d'activité saine et harmonieuse ?

Qu'elle doive ressortir des faits pour être acceptée, cela s'entend, mais elle doit aussi les dominer pour être un moyen de contrôle ; on ne saurait la déduire de principes arbitraires, comme un dogme qui s'impose à la nature et l'offense, mais elle ne changera rien à la réalité si elle n'en est que l'expression.

Quelle que soit la difficulté de ce dilemme ou à raison même de la difficulté, le problème de l'idéal sportif appelle l'attention, et ceux qui voient dans le sport autre chose qu'un amusement devraient l'aborder de front au lieu d'en différer l'examen et de s'en remettre à la marche naturelle des événements. Il ne sera résolu en fait qu'après les deux autres, mais en droit ou en logique, il les commande.

Maxima pueris debetur reverentia, disaient les anciens : il faut faire très attention à ce qu'on fait quand on touche aux enfants. Les partisans du sport voudraient l'introduire à l'école ; les partisans de la gymnastique s'y opposent. Si l'école en vient à faire usage des sports, ce ne peut être que dans certaines limites que lui tracent ses propres nécessités. Réservons ce point ; la répugnance des éducateurs s'explique aisément quand on leur représente comme une des plus dignes attestations de la virilité sportive la rencontre sanglante et lucrative de deux poids lourds, massés, huilés, dressés par des entraîneurs, assignés à s'assommer l'un l'autre pour de l'argent devant des milliers de spectateurs frénétiques. Demander si c'est là du sport, ce n'est pas faire une question de mots ; c'est poser la question des déviations et dégénérations du sport ; le désir de

perfectionner le type humain, pour le dedans et le dehors, ne doit pas nous ramener au cirque de Néron ou à l'arène des cochers bysantins.

Pourtant, c'est l'Ecole qui devrait conclure la première alliance avec le sport et cette alliance serait la plus légitime, la plus indiquée, la plus pressante, si le sport bien entendu intervient avec efficacité dans la formation du caractère. Avons-nous trop de moyens d'agir ? Ne sentons-nous pas nos prises se relâcher de jour en jour ? Pouvons-nous compter comme autrefois sur la coopération de la famille ? L'influence de l'école n'est-elle pas contrariée par des distractions toujours plus nombreuses, dont quelques-unes nettement malsaines ?

De panacée scolaire, on sait bien qu'il n'y en a pas. Le sport n'est pas *le* remède. S'il est ou peut être l'un des remèdes, et surtout un remède préventif, nous serions coupables de n'en pas tenter l'essai. C'est fait, d'ailleurs, dans l'enseignement privé, en beaucoup d'endroits. Mais on ne saurait conclure de l'enseignement libre à l'enseignement public : les conditions sont trop différentes, les moyens et le but aussi.

Le sport est-il donc ou n'est-il pas un instrument de culture morale, assez largement praticable pour devenir populaire, assez précisément définissable pour se formuler en quelques grandes règles d'orientation ? Tout revient à ces trois questions.

2. Le passé et le présent.

Il y a deux raisons d'attendre du sport une influence heureuse pour la culture morale : la première, c'est qu'il doit être capable de refaire ce qu'il a déjà fait brillamment ; la seconde, c'est que nous ne sommes guère en situation de faire les difficiles et de refuser l'aide, même partielle, qui s'offre à nous. Parce que la terre continue à tourner, le soleil à briller et l'herbe à pousser, trop de gens se figurent que tout sera bientôt comme avant, que rien n'est changé dans le monde, qu'il n'y a qu'une guerre de plus.

Mais commençons par la première raison. Les Anglais, qui passent pour le peuple sportif par excellence, ne le sont ni de race ni par une tradition de l'histoire. C'est la France qui a été la nation sportive jusqu'à la fin du moyen âge ; les rois d'Angle-

terre prenaient des mesures contre le goût des exercices violents dont la contagion venait de la France et leur paraissait dangereuse. Au commencement du XIXe siècle, les Anglais ne pratiquaient encore ni le football, ni le lawn tennis. Le mouvement sportif a commencé vers 1820, et plutôt même vers 1830 ; ce n'est nullement exagérer que de le considérer, à ses origines, comme un mouvement d'inspiration essentiellement morale.

Le sport anglais, à ses débuts, fut une réaction contre la débauche, l'ivrognerie et la brutalité, contre l'abaissement des mœurs que la longue période des guerres napoléoniennes avait causé ou favorisé. Si le chanoine Kingsley tenait tant à faire des « chrétiens musclés », ce n'était point pour admirer la double boule de leurs biceps, c'était pour l'activité, l'énergie, l'endurance, la sobriété, la maîtrise de soi que l'exercice physique exige quand il est pratiqué, non comme une simple gymnastique, mais comme un sport. Certains caractères remarquables de la définition du sport viennent de là. Il se ressent encore de son inspiration originaire. Quand le mouvement gagna Oxford et Cambridge, mais surtout quand un autre ecclésiastique, Thomas Arnold, prit la direction de la grande école de Rugby, la transforma, en changea l'esprit, y releva les études, y rajeunit et y purifia la camaraderie, réveilla ou peut-être créa chez les élèves comme chez les maîtres le sentiment de la dignité personnelle et de la responsabilité, et organisa la pratique des sports comme sa ressource principale pour cette extraordinaire rénovation d'une âme collective, son entreprise fut le sujet de débats passionnés qui la rendirent familière au grand public ; on sentait que quelque chose de nouveau, de fécond, de puissant était apparu. Longtemps avant les pédagogues du « self government » et ceux de « l'école active », Thomas Arnold imagina de fonder la discipline sur la liberté et de confier à ses jeunes gens la conduite, la surveillance, le gouvernement de leur vie sportive, avec la loyauté pour principe, la victoire ou la défaite pour sanction immédiate et indiscutable, ses conseils, sa bienveillance toujours attentive, sa paternité morale pour réconfort et pour force d'impulsion.

Voilà le sport dans sa forme moderne ; c'est de là qu'il vient. L'œuvre de Jahn en Allemagne ne supporte pas la comparaison avec celle de Kingsley et de Thomas Arnold. Ils ont été les

pionniers d'une civilisation ; l'Angleterre leur doit, je ne dis pas sa richesse, mais sa grandeur. Grâce à eux, elle a trouvé des hommes. Sans le capital humain, le capital énergie, persévérance, puissance de travail, les richesses du sous-sol britannique, les progrès merveilleux de la technique, l'élargissement des débouchés commerciaux, l'évolution si rapide, si dangereuse tant elle fut hâtive, d'un pays agricole en un pays industriel, tout cela eût été inutile ou vain ; l'Angleterre n'eût point passé en un siècle de douze millions d'âmes à plus de quarante, elle ne régnerait pas sur le quart du globe, elle ne serait pas la terre consacrée de la volonté et de la liberté.

Pour sa tâche immense, elle n'avait pas les hommes. Elle les a faits. A la rénovation des classes dirigeantes, aristocratie et haute bourgeoisie, a succédé, par voie d'imitation et aussi par une propagation voulue et concertée de l'influence sportive dans toutes les classes de la population, d'abord chez les hommes, puis parmi les femmes, le relèvement, il faudrait dire la « dignification », la promotion au sentiment de la dignité personnelle, à la conscience de la valeur individuelle, à la confiance en soi-même, enfin l'exaltation des forces morales d'un peuple entier. Pareille transformation, en moins d'un siècle, c'est là quelque chose de prodigieux. Je ne dis point du tout que le sport en ait été le seul agent, puisque, dès le début, nous le voyons mis en œuvre par des clergymen, allié à la religion et aux études. Nous n'avons pas de mesure, malheureusement, pour évaluer les facteurs d'un fait de psychologie collective et calculer la part de chacun d'eux. L'erreur à laquelle on sera exposé, le jour où l'on pourra faire ce travail, sera de méconnaître l'importance de l'un ou de l'autre stimulant, plutôt que de l'exagérer. Car la marche des événements moraux n'est pas rectiligne ; comme tous les changements durables de l'espèce humaine, elle se fait par une suite d'oscillations et la courbe d'évolution que nous arrivons à dessiner imparfaitement n'est jamais qu'une résultante.

En même temps que les forces ascensionnelles s'exerçaient, d'autres se déclaraient, que les Anglais n'avaient point connues et qui agissaient en sens contraire. La baisse du prix des poisons, due à la grande production industrielle, les alcools frelatés, la morphine, plus récemment la cocaïne ; le développement inouï des communications de plus en plus rapides, qui permet de

véhiculer l'exemple du vice aussi bien que celui de la vertu ; le livre, la brochure, le journal à bon marché, les procédés d'illustration, l'affiche, tous les moyens de suggestion de la vue, de l'ouïe ; l'urbanisme, surtout, l'accroissement des villes, où l'homme fruste se trouve en proie presque sans défense à toutes les excitations, le nombre même, l'identité et la variété des excitations, que d'usure nerveuse, que de causes de dégénération !

Pour apprécier l'effort accompli en faveur de la race humaine, corps et âme, il faut tenir compte, non seulement de ce qui a été gagné, mais de ce qui a été empêché, neutralisé, corrigé. Répandu premièrement dans la jeunesse, le sport y a joué un rôle incomparablement utile pour l'hygiène préventive, pour la prophylaxie morale. Les Etats-Unis d'Amérique suivirent l'exemple de l'Angleterre. Là aussi, l'impulsion partit des grandes écoles, des universités. On rendit le sport un peu plus brutal et la manie scientifique fit qu'on l'entoura d'anthropométrie, de mensurations, qu'on le baigna dans une sorte de méthodisme. Le but, cependant, et les résultats furent les mêmes.

On dirait que l'homme porte en lui un instinct qui le fait incliner vers le bon remède avant même qu'il ait reconnu la nature du mal. Le sport s'est propagé surtout dans les pays où les grandes villes se sont multipliées, comme une sorte de contre-partie de l'urbanisme et une compensation partielle de ses effets désastreux.

L'œuvre morale du sport dans les pays anglo-saxons, en Angleterre surtout, est grandiose. Peut-on, de gaieté de cœur, renoncer à pareil profit dans les pays où les conditions de la vie commencent à devenir ce qu'elles ont été en Angleterre cinquante ou soixante ans plus tôt ? Telle est la seconde raison dont j'ai parlé.

Deuxième raison qui dépend de la première. Si nous n'avons pas besoin d'une action curative ou préventive, dispensons-nous de poser la question du sport, de quelque heureuse influence que d'autres lui soient redevables. Mais cette glorieuse histoire de renaissance morale, nationale, ethnique devrait exciter chez nous une curiosité passionnée, si nous nous sentons menacés de la vulgarité des mœurs, de l'abaissement des caractères, de l'obsession ploutocratique, de toutes les contagions morbides que l'accroissement des villes par l'industrialisation a presque toujours amenées avec lui au cours du XIXe siècle.

Quand le sport ne serait pas notre seul moyen d'action, et, heureusement, il y en a encore d'autres, peut-être agira-t-il où d'autres demeureraient vains, et peut-être avec moins d'inconvénients dans certains cas, peut-être aussi avec d'autres contre coups et répercussions que ceux de l'action légale ou de la contrainte sociale. Cette comparaison analytique des effets n'a pas été faite, que je sache ; je ne puis songer à la pousser, mais elle serait d'un intérêt singulier. Si l'on veut rendre la pédagogie vraiment expérimentale, c'est par ces grosses questions, par ces gros objets bien visibles qu'il faut commencer et non pas fendre des cheveux en quatre.

Nous n'avons pas à faire trop les difficiles. Je ne suis nullement pessimiste et ne crois pas du tout que nous allions à une phase de décadence. Mais il est permis de songer quelquefois, par delà les nombres indices et les questions de tarifs douaniers, à l'avenir de la civilisation. La grande guerre a eu pour conséquence de rendre notre civilisation non seulement plus bourgeoise, mais, — ce qui n'est pas du tout la même chose, quoi qu'en disent les socialistes, — plus ploutocratique qu'elle ne l'était. Elle l'était peut-être bien assez. Or, il arrive des choses bien curieuses quand l'argent est tout, quand les affaires sont tout, quand il n'y a plus pour les hommes d'autres valeurs que les valeurs économiques. Encore une fois, je ne me donne pas le ridicule de protester contre le cours de l'Amazone ou contre la surrection des chaînes alpines. Je regarde et je tâche de comprendre : peut-être d'entrevoir quelques possibilités.

Donc, il arrive des choses curieuses ; lesquelles ? Une plus grande égalité des droits ; des chances offertes presque à tout le monde ; un champ plus vaste ouvert aux capacités ; un bien-être plus général. Quoi encore ? La contre-partie. Une concurrence effrénée ; de toutes parts l'aspect de la lutte ; des appétits, des convoitises, un culte du succès qui ruine tous les respects consacrés. Et comme tout semble accessible à tous, mais que la société revêt toujours la forme d'une pyramide, avec la masse humaine à la base et des groupes de moins en moins nombreux étagés jusqu'au sommet, l'accroissement de la mauvaise humeur, de la jalousie et du mécontentement est en raison directe de celui du bien-être et de la liberté. Et il arrive à la fin qu'après une période d'équilibre entre les conditions matérielles et les conditions morales de la prospérité,

les premières l'emportent sur les autres, les ruinent. La prospérité tue son propre artisan. La civilisation prospère et l'homme déchoît. Après peu de temps, la décadence s'annonce par des signes indubitables.

Voilà ce qui s'est passé à la fin des grandes périodes de l'histoire : à Rome, à la fin de la République ; sous l'Empire, depuis le troisième siècle ; dans les Communes italiennes de la Renaissance ; dans l'aristocratie française avant la Révolution.

L'extension effrayante du régime ploutocratique dans la civilisation contemporaine la menace d'une issue semblable. Pour maintenir ou retrouver l'équilibre de la vie matérielle et des forces morales, il ne suffit pas de borner les jouissances par la contrainte légale, de proclamer le régime sec, d'exposer des théories d'eugénique et d'exonérer de l'impôt les familles nombreuses. On mène les hommes par l'impulsion beaucoup mieux et bien plus loin que par la répression. Le problème de la création des forces morales est le problème majeur des démocraties parce qu'il ne sert de rien de résoudre les autres tant qu'on n'a pas résolu celui-là. Le premier des capitaux est le capital humain. Si notre civilisation n'améliore pas la race humaine, elle périra. Ne dédaignons rien de ce qui concourt à une si grande œuvre.

3. L'activité sportive.

La difficulté de la tâche se mesure à la force des influences qui agissent sur la jeunesse, sur le peuple et sur les classes dirigeantes. En quoi et comment le sport peut-il contribuer à prévenir, à compenser ou à corriger ces influences ?

Le problème de la culture morale est complexe. Il renferme des questions relatives à la connaissance, d'autres qui se rapportent au sentiment et à la volonté, d'autres encore qui ont trait à ce qu'on appelait naguère les rapports du corps et de l'âme. Si le sport ne peut suffire à lui seul pour la culture morale, c'est qu'il n'est point en possession de résoudre toutes ces questions. S'il permet d'en résoudre quelques-unes, c'en est assez pour le faire considérer comme un auxiliaire précieux.

L'homme de sport n'est pas généralement un métaphysicien, quoique de bons philosophes, Socrate, Platon, Antisthènes,

Descartes, aient pratiqué les exercices physiques, la gymnastique, le métier des armes, avec un réel mérite. On ne demandera point au sport d'éclairer les problèmes d'idées que la morale découvre et agite.

Toute action élevée implique une conception générale, peut-être ignorée de celui qui agit, mais dont l'acte accompli est néanmoins l'affirmation. Le général Booth n'avait peut-être pas beaucoup approfondi les théories de l'hérédité et celles qu'on a élaborées au sujet de l'homme criminel. Mais, en formant son armée pour descendre dans les pires bas-fonds des grandes villes, il affirmait par le fait une conception de la nature humaine qui excluait le fatalisme de l'hérédité comme celui de la contagion sociale. D'ailleurs, l'action moralement bonne suppose un choix, et l'on peut dire que celui qui fait bien sans savoir pourquoi cela est bien, ne sait pas ce qu'il fait. Le rôle de l'idée est d'une extrême importance pour la morale, et je suis fort éloigné de croire que le mieux, en cette matière, soit de s'en remettre à l'instinct.

Ce point établi, rappelons-nous une autre vérité de La Palisse : l'idée, à elle seule, ne suffit pas plus à déclencher l'action que l'action, à elle seule, ne trouve son orientation et sa règle. On méconnaît souvent les vérités de La Palisse. Quand une idée devient une force, selon la théorie chère à Fouillée, c'est qu'elle s'est trouvée associée à des tendances préexistantes. Je ne me lèverais pas, je ne quitterais pas mon travail, je ne prendrais pas mon chapeau ; les images qui composent l'idée d'une promenade glisseraient devant moi comme sur l'écran du cinéma et j'en resterais le spectateur immobile, si je ne ressentais pas la « soif d'air », si je n'éprouvais pas le besoin de me dégourdir, si je ne m'attendais pas à un plaisir à la vue du lac et des montagnes, si le soleil me faisait peur. Besoins, désirs, tendances, qu'on appelle cela comme on voudra, c'est là le ressort de l'action : l'idée en est le guide. Des idées, des tendances, l'association des idées et des tendances, voilà le mécanisme de notre activité. Les tendances ne sont peut-être pas encore des qualités morales, mais ce sont des qualités sans lesquelles la morale demeure à l'état de théorie abstraite et vide. Ce sont des modes de réaction spontanée, des manières constitutionnelles de réagir, des dispositions d'où résultent les particularités de ce qu'on appelle le caractère. Elles se classent en deux groupes généraux :

les tendances à l'impulsion et les tendances à l'inhibition. Ces deux divisions renferment d'ailleurs quantité de sous-espèces.

Or, nous avons très peu de moyens d'agir sur ces dispositions qui tiennent de près à la constitution organique de l'individu. Il y en a, cela est certain, mais, de ceux que les hommes ont employés autrefois, les uns perdent aujourd'hui de leur efficacité, les autres ne peuvent être utilisés que de façon exceptionnelle. D'ailleurs, ils sont de telle nature qu'on en dose malaisément l'usage et qu'on dépasse constamment le but. L'influence collective, la pression du milieu sur l'individu, voilà la première catégorie ; action extrêmement puissante parce qu'elle s'exerce sur toutes les facultés de l'homme, par les modes les plus variés, dans tous les instants, d'une manière continue et durable. Dans son bataillon, dans sa compagnie de poilus déterminés, la recrue timide prend un véritable bain de vaillance qui est bien autre chose que les exhortations les plus éloquentes. L'exemple, dit-on. Non, ce n'est pas seulement l'exemple ; c'est beaucoup plus, c'est toute une vie, une atmosphère, une pénétration, une suggestion insidieuse, multiforme, incessante. Pour changer l'homme, changez son milieu, changez-le de milieu.

Seulement, cette action-là ne se règle pas. C'est une action de masse qui ne se mesure pas et ne s'adapte pas aux cas particuliers. Elle est brutale comme les forces élémentaires. Et puis, on ne change pas un milieu social comme l'eau d'un bain. Dans certaines circonstances, nous pouvons déplacer l'individu ; cela est rare. Enfin, l'action du milieu n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était dans les périodes précédentes de la civilisation. La direction des forces sociales ne converge plus. On le sait, ce trait se remarque toujours dans les civilisations avancées. Elles libèrent l'individu de la pression commune, elles disloquent les milieux sociaux. Les grandes institutions morales, les églises, l'école, la famille, n'encadrent plus l'homme comme autrefois. Même le prolétaire « conscient et organisé », le syndiqué, le socialiste révolutionnaire, quoiqu'il subisse la tyrannie de son parti, n'y est pas asservi au point où l'apprenti, le compagnon, étaient asservis à l'atelier et à la corporation. Selon toute vraisemblance, cette dissolution des liens, cette séparation, cet isolement de l'individu ira croissant, parce qu'il résulte des conditions générales de la vie moderne. C'est un des revers de

nos progrès et l'une des causes du développement de la criminalité.

Usons de l'action collective avec discernement, quand nous le pouvons, mais n'y comptons pas trop pour demain.

L'histoire connaît aussi une action individuelle, je veux dire où l'individu n'est pas manœuvré comme élément d'un ensemble, mais personnellement, pour lui-même et, en un certain sens, par lui-même. J'en citerai pour exemple et pour type l'éducation religieuse des néophytes par les jésuites dans leurs grands siècles, le XVIe et le XVIIe. Ils pénétraient incontestablement par delà les stratifications intellectuelles de l'esprit, jusqu'à celles des dispositions affectives et jusqu'à ces régions profondes où se contractent les plis ineffaçables du caractère. Mais les conditions d'une influence pareille sont telles qu'elle restera toujours un fait d'exception. Nulle institution, aujourd'hui, nulle école, nulle église, nul parti ne peut s'emparer assez de l'individu pour exalter en lui l'autosuggestion au suprême degré et le gouverner en même temps avec une précision rigoureuse. Les promoteurs contemporains de la psychothérapie, y compris Freud et ses disciples, qui ont mené si grand tapage à l'occasion de quelques tentatives intéressantes, sont de tout petits enfants à côté de ces gens-là.

Ce moyen d'action nous échappe entièrement, pour autant qu'il s'agit d'une application générale. Je n'ai donc pas à en examiner le fort et le faible. Il me suffit d'avoir posé et défini le problème de la culture des *tendances*, par opposition à la culture de la pensée.

Les tendances, les dispositions, tout ce qu'on pourrait appeler les qualités morales « *préintellectuelles* », voilà justement sur quoi les adeptes du sport insistent le plus quand ils parlent des effets moraux de cette activité. Il faut donc éviter la confusion un peu... grosse où l'on tomberait en leur supposant l'ambition de faire concurrence à Platon, à Thomas d'Aquin ou même à Nietszche. Dans les limites où ils se renferment, ce qu'ils disent mérite l'attention la plus sympathique.

Sans avoir inspiré encore une littérature fort abondante, la question a été traitée à plus d'une reprise. Les documents les plus utiles à consulter sont, je crois, les *Essais de Psychologie sportive*, de M. de Coubertin, parus à Lausanne en 1913, le recueil des travaux du *Congrès international de psychologie*

et physiologie sportives. Le congrès a eu lieu en 1913 et l'ouvrage a paru en 1914, à Lausanne. Enfin, en 1921, M. de Coubertin a publié, à Lausanne aussi, un petit ouvrage de 124 pages, condensé, réfléchi, mûri, qui aborde la question dans tous les aspects importants et qu'on ne saurait se dispenser de lire pour la connaître : *Leçons de pédagogie sportive*.

Il est malaisé de classer les sports autrement que d'après des caractères extérieurs et superficiels, tandis que nous avons besoin d'une classification faite d'après les qualités qu'on peut acquérir. M. le lieutenant de vaisseau Hébert, M. le Dr Ed. Ceresole, M. le Dr Demarquette en ont proposé de fort diverses au Congrès de Lausanne, et M. de Coubertin, de son côté, en indique plusieurs dans sa *Pédagogie sportive*. Le Dr Ed. Ceresole établit deux classes : d'une part la gymnastique, suédoise, française ou allemande, et d'autre part les jeux athlétiques et les sports. Il semble donner la préférence aux jeux athlétiques parce qu'en augmentant la force, ils ne favorisent pas l'égoïsme :

« Les jeux athlétiques, dit-il, contribuent donc puissamment à former le caractère ; ils développent l'entrain, l'énergie, le sens de ce qui est juste, l'endurance, l'esprit d'initiative, la rapidité du jugement, le courage, la maîtrise de soi-même ; ils apprennent la discipline, l'obéissance, le désintéressement, le dévouement. Ce sont là des qualités morales essentielles qu'aucun exercice intellectuel ne fait naître et que les sports individuels ne développent presque pas. »

M. le lieutenant de vaisseau Hébert précise ces données. Il distingue entre la culture purement physique, la culture virile et la culture morale au sens propre du terme, laquelle consiste à faire discerner le bien du mal. Je n'ai point à en traiter ici, non plus que de la culture physique, c'est-à-dire du développement de toutes les parties de l'organisme et du perfectionnement de nos aptitudes pour tous les genres d'exercices naturels et utilitaires. La culture virile, par contre, comprend les qualités suivantes : l'énergie, la volonté, le sang-froid, le coup d'œil, la décision, la fermeté, le goût de l'initiative, de la difficulté et des responsabilités. Ce sont là de beaux résultats, sans compter cet autre, d'une importance capitale, la maîtrise de la peur.

« Tous les écrivains parlent de la peur, dit-il, et de la nécessité de la dominer, mais aucun, que je sache, ne nous apprend que l'un des moyens les plus efficaces d'arriver naturellement

à une maîtrise plus parfaite des nerfs consiste à se livrer à la pratique des sports difficiles et dangereux, où il y a une chute à craindre, un obstacle à éviter, une douleur à surmonter, un adversaire à combattre, en un mot à exécuter tous les exercices qui demandent déjà du courage. »

Peut-être conviendrait-il de classer en des catégories tout à fait différentes la peur, phénomène réflexe et animal, tenant à l'instinct de la conservation, et la crainte, émotion d'une autre nature où des éléments moraux, tantôt la prévision, le calcul et même la pensée abstraite, tantôt l'imagination, tantôt la conscience, le sentiment de la faute, jouent un rôle prépondérant. La peur physique elle-même n'est pas un bloc, une entité. On commet certainement une erreur en traitant comme une seule et même chose la peur qui paralyse, qui délie les genoux, comme disait Homère, et celle qui donne des ailes. Laissons ce sujet qui, à lui seul, exigerait tout un chapitre. Nous ne pouvons entrer dans le détail ; pour nous, la meilleure classification sera celle qui nous permettra de faire des catégories générales. C'est pourquoi, malgré les objections très justes de M. de Coubertin, nous avons avantage à nous en tenir à la distinction des qualités de force et des qualités d'adresse, étant bien entendu que nous prenons ces termes au sens large.

La force et l'adresse, dit M. de Coubertin, se combinent dans chaque sport ; le dosage seul diffère. Sans doute. Dans la vie, cependant, les qualités de force et les qualités d'adresse, même réunies, ne se confondent pas. Souvent, elles se trouvent opposées. Pour affronter un ours blanc, je serais tenté d'envier le vainqueur de Dempsey, mais, pour circuler dans une grande ville, j'aimerais mieux être le cycliste qui se rit effrontément des embarras de voitures et des horribles camions automobiles. D'ailleurs, M. de Coubertin revient à cette distinction avec d'autres mots quand il parle d'une classification psychologique établie d'après la nature de l'instinct dominant : *équilibre* ou *combat*.

Je n'engage pas le moins du monde une discussion verbale. Tant que nous n'aurons pas une classification sûre, nous ne pourrons pousser au delà des assertions générales et vagues et nous n'oserons pas faire des propositions pour utiliser le sport en pédagogie, parce que nous ne saurons pas proportionner les moyens au but. Nous saurons seulement que nous ne le savons pas.

Le sport développe des qualités de force et des qualités d'adresse. C'est là un fait indiscutable ; je ne ferai pas au lecteur l'injure d'insister. Les questions controversées ne se posent pas en ce point. Pour se convaincre, il suffit d'ouvrir les yeux, si l'on se défie des innombrables témoignages que les adeptes du sport, les spectateurs, les médecins, depuis Hippocrate, les hommes d'école eux-mêmes, ont rendus dans tous les temps. Ce qui fait question, c'est de savoir quel est le rapport de ces qualités, dites viriles, aux qualités proprement morales. M. le Dr Edouard Ceresole nous donnait à réfléchir quand il affirmait, au Congrès de Lausanne, que la pratique du sport individuel peut conduire à l'égoïsme. Et M. le lieutenant de vaisseau Hébert déclarait, avec sa grande autorité, que l'homme sain, cultivé physiquement et virilement, a, en général, une prédisposition naturelle à la morale, mais que les exceptions sont nombreuses et qu'une dépendance complète ne saurait être érigée en loi. Il y a, ajoutait-il, des individus merveilleusement doués physiquement et virilement qui n'utilisent leurs qualités qu'à des actes de banditisme.

Examinons ce point. Les qualités de force que le sport requiert et par conséquent développe sont principalement de deux sortes : violence et endurance. Je dis violence ; concentration serait peut-être mieux dit. Celui qui fait un saut ou lance un javelot doit dépenser tout son effort dans un seul acte, en un seul moment ; il apprend non seulement à contracter ses muscles, mais à régler son innervation de façon à lui imprimer brusquement un cours torrentiel. Le vieux Philostrate, il est vrai, comptait le javelot et le saut, avec la course, parmi les exercices qui demandent de l'agilité ; il rangeait le disque avec la lutte, le pancrace et le pugilat parmi les exercices de force. Il n'en est pas moins vrai que certains exercices exigent la dépense instantanée d'un maximum d'énergie. D'autres, au contraire, supposent un ménagement de la dépense en vue d'une prolongation de l'effort. L'alpiniste qui part au galop n'atteindra guère le sommet. Tout cela n'est encore que culture physique ; les qualités morales vont apparaître si vous compliquez un peu les conditions de la réussite. Il suffit d'introduire dans notre raisonnement deux données qui se présentent dans la réalité dès que la gymnastique devient sport : le risque et la fatigue. Dans les sports de dépense immédiate, c'est surtout

le risque ; dans les sports de dépense prolongée, c'est la fatigue qu'on affronte davantage, ce qui fait manifestement une différence. Les uns et les autres, comme aussi les sports d'agilité, sont des fauteurs d'énergie, mais autre chose est de regarder un adversaire en face, de s'exposer à être jeté à terre sans douceur, à recevoir des coups de poing sur le nez et sur les dents, sans sourciller, et autre chose de soutenir un effort jusqu'au bout, malgré l'épuisement ; ce sont là deux formes de courage, l'un contre un obstacle externe, étranger, indépendant, l'autre contre soi-même. Encore une fois, chaque sport peut comporter du risque et de l'endurance ; le cycliste lancé à fond de train sur une route boueuse et glissante court la chance de déraper et de se voir projeter plus rudement encore que le lutteur qu'on envoie toucher des épaules. Mais c'est par l'adresse qu'il échappera, l'autre bien davantage par la force. Et une partie de lutte ou de boxe ne dure pas autant qu'un championnat de course.

Ce que je voudrais montrer, c'est que les classifications sportives demeurent imparfaites parce que nos classifications des qualités morales, auxquelles elles doivent se raccorder, sont plus imparfaites encore. Dire que la littérature française est d'un bout à l'autre une littérature de moralistes et que nous n'avons pas une bonne étude, pas même une description à peu près suffisante des formes diverses du courage ! Or, les divers courages correspondent certainement à des réactions internes, à des habitudes, à des réflexes différents. La preuve, c'est qu'au degré inférieur, quand elles se dégradent, ces qualités deviennent des défauts ou des vices nettement distincts. L'habitude de la dépense de force en concentration, violente, immédiate, peut engendrer l'impulsivité et la brutalité. C'est ce qu'on reproche beaucoup à la boxe et au seul spectacle de la boxe. L'habitude de la dépense de force en durée, sous la forme de la maîtrise de soi, de la fermeté, ne rend point impulsif, au contraire, mais, si elle dégénère, aboutit à la dureté, rend indifférent à la souffrance des autres. Le courage fait d'agilité, car c'en est un aussi, et remarquable, celui du cycliste qu'on voit manœuvrer tout à son aise au milieu des automobiles qui se croisent, des chevaux qui ruent et des piétons, plus dangereux encore, qui perdent la tête, vient du mécanisme de l'idéation, d'une bonne organisation des réflexes intellectuels : la précision du coup d'œil, la rapidité du choix, la souplesse du vouloir,

qui, d'instant en instant, s'adapte au changement de la situation.

Il y aurait tant à dire et surtout à chercher, à démêler dans le matériel d'observations dont nous disposons, pour comparer les sports entre eux, analyser les effets de chacun d'eux et en discerner l'attache avec les qualités morales, que la crainte d'excéder la patience du lecteur me fait renoncer à une si longue entreprise. D'autant plus que j'ai à traiter ou plutôt à effleurer, dans ce chapitre quatre ou cinq questions qu'il ne m'est pas permis d'esquiver.

J'ai passé un peu légèrement sur la distinction importante des sports de force et des sports d'agilité. Il en est une autre à laquelle nous devons nous arrêter, celle des sports individuels et des sports collectifs. Presque tous les sports peuvent être pratiqués collectivement, non dans la même mesure, mais dans une certaine mesure, et les effets varient considérablement de la pratique individuelle à la pratique collective. M. le Dr Edouard Ceresole, très compétent en la matière et qui connaît l'état de la question dans les universités françaises et allemandes comme dans les collèges anglais et américains, assurait, au Congrès de Lausanne, que « la pratique des jeux athlétiques constitue une véritable éducation morale, un réel apprentissage social, nous dirions presque une école d'altruisme, tandis que les sports individuels cultivent et exaltent l'égoïsme et ne développent la solidarité qu'à un degré infiniment moindre ». Et il cite parmi les jeux athlétiques le foot-ball, le criquet, le hockey, le baseball, même le tennis ; parmi les sports individuels, la course, le saut, le jet du disque ou du marteau, la lutte, la boxe, l'escrime. Peut-être est-ce forcer un peu l'opposition ; l'escrime, par exemple, a été considéré de tout temps comme une école de courtoisie et de loyauté, comme une source de traditions chevaleresques. Mais M. le Dr Ed. Ceresole parlait des adolescents, et il n'est pas douteux que le sport convienne mieux aux jeunes gens sous forme de jeux que sous forme d'entraînement privé.

Le sport collectif suppose la formation d'un petit milieu social temporaire, où les rapports sont réglés selon les principes de la morale chevaleresque. Voilà le trait caractéristique. L'équipe de foot-ball, la cordée d'alpinistes exigent une entr'aide mutuelle, un partage du risque, une discipline d'autant plus opérante

qu'ils sont librement consentis. La sélection y intervient aussi quand il s'agit de concours ou de championnats. De plus, il s'y crée très vite un esprit de corps dont les effets peuvent atteindre à la plus admirable beauté morale et qui augmente au moins un peu la tension des âmes de qualité moyenne.

Notre tableau s'enrichit. A l'énergie, c'est-à-dire au besoin d'agir, à l'initiative, à l'entrain, qui est la marque même de l'esprit sportif, ajoutez le courage, sous les diverses formes que nous avons caractérisées, puis les vertus sociales qu'on remarque dans l'exercice des sports collectifs, et nous voici déjà bien près de la moralité proprement dite.

C'est donc trop de modestie que de borner le rôle de l'activité sportive à celui d'un auxiliaire et d'un préparateur de la vie morale. La culture virile, comme l'appelle si bien M. Hébert, est une partie de la culture morale.

Ayant ainsi complété mes premiers énoncés, j'aurais achevé ma tâche, si ce n'était ici que tout se gâte. Je ne vais point brandir les foudres joviennes contre les objecteurs, en fermant les yeux sur les objections, mais plutôt en retirer, comme substance précieuse, ce qu'elles contiennent de vrai, pour en faire profit.

Les sportifs commettent-ils, et nous avec eux, une pétition de principe ? Si c'en est une, elle est grossière. Jugez-en :

Prémisses. L'exercice de la boxe exige du courage.

Cet homme pratique la boxe.

Conclusion : Ce sport lui a donné du courage.

Une erreur ? Non pas ; il y en a deux qui consistent en une violation de la règle d'après laquelle la conclusion ne peut être plus étendue que les prémisses. On change doublement le sens du grand terme. D'abord, il ne faudrait pas dire : le sport lui donne du courage, mais : cet homme a du courage. Il se peut que cet homme fasse de la boxe parce qu'il est courageux, au lieu d'être courageux parce qu'il pratique la boxe. Cela est très vrai. Nos goûts sont déterminés en grande partie par certaines aptitudes naturelles. Pour le sport, ces aptitudes peuvent dépendre de la conformation des organes. Philostrate fait une description minutieuse des particularités physiques nécessaires à l'athlète et il la fonde, dit-il, sur les règles de la statuaire. Cependant, des faits innombrables prouvent l'efficacité de l'éducation sportive. J'ai rappelé plus haut le cas de l'Angleterre ; li aurait

fallu l'illustrer par l'histoire des mœurs, car c'est une transformation des mœurs, dans l'ensemble d'une classe dirigeante, qui s'est accomplie, et à laquelle cette classe doit peut-être de s'être maintenue au pouvoir. L'objection perd de sa portée à mesure que s'accroît le nombre énorme des adhérents du sport moderne. Que de gens naturellement courageux, endurants, pleins de sang-froid, de décision, de discipline, d'esprit chevaleresque, le monde aurait comptés sans que nous nous en doutions ! Que nous étions donc aveugles, ou qu'ils cachaient bien leurs mérites !

L'autre changement de sens du grand terme, dans notre syllogisme, consiste à passer de l'acception particulière à l'acception généralisée du mot « courage ». Il faudrait dire : la boxe inspire cette sorte spéciale de courage qui consiste à encaisser gaillardement des horions ; il ne faudrait pas dire qu'elle rend courageux comme si elle donnait toutes les sortes de courage et pour n'importe quelle circonstance. Le boxeur bravera-t-il l'opinion publique égarée aussi froidement qu'il affronte son adversaire dans l'arène ?

Ici, les représentants les plus autorisés de la cause sportive donnent la main aux critiques, et je ne désire point fausser, pour la défendre contre eux, une thèse que les exagérations compromettraient. M. de Coubertin, par exemple, ne fait nulle difficulté de concéder que des cyclistes dont il avait admiré les prouesses, dont l'esprit débrouillard s'était joué sous ses yeux de toutes sortes de complications périlleuses, s'étaient trouvés les gens les plus empêtrés du monde au milieu des embarras de la vie.

En d'autres termes, les qualités que le sport confère ne se généraliseraient pas. Cela est fort grave. La valeur morale des sports en serait singulièrement diminuée. Seulement, l'exemple que M. de Coubertin nous cite est plus pittoresque que démonstratif. Le langage nous abuse en ce point et, comme nos classifications des qualités morales sont encore purement verbales, du moins en partie, nous faisons une seule catégorie de ce qui est communément désigné par un même mot. Si le qualificatif « débrouillard » s'applique au cycliste qui traverse avec aisance l'encombrement de la rue, il ne convient donc point pour désigner les qualités propres à résoudre une question juridique ou à tirer au clair une situation financière inextricable. Ce sont

choses d'un autre ordre. Je crois vraiment que toute la difficulté vient de ce que nos classifications de psychologie morale sont inexistantes, faute d'une analyse suffisante. Celle de La Rochefoucauld lui-même est enfantine.

Il ne faut pas s'attendre à voir une qualité acquise se manifester là où elle n'a point d'application. Si je deviens courageux à monter un cheval, je ne le serai pas pour cela à conduire une locomotive, parce que je ne saurai pas la conduire. Qu'est-ce que cela prouve ? Cela prouve peut-être que nous sommes tombés ici sur un problème qui n'est pas résolu et qu'on n'a même pas posé assez clairement, celui de l'extension ou de la généralisation ou des limites d'application des qualités viriles comme des qualités morales, naturelles ou acquises. Disant que le problème n'est pas résolu, je n'en puis proposer la solution. Il est probable, cependant, que notre cycliste s'adaptera plus aisément que d'autres aux circonstances nouvelles où le genre d'observation précise, de sang-froid, de décision prompte, qu'il a acquis, trouvera à s'exercer.

On pourrait tirer de là une conclusion, c'est que le sport composite, comme le jeu par équipes, ou l'alpinisme, qui fait appel à des qualités diverses, est préférable pour l'éducation morale, au sport spécialisé, comme la boxe ou le saut. Ce n'est pas tout à fait la différence du sport individuel et du sport collectif, car il y a des sports individuels qui n'en sont pas moins composites, mais j'en reviens, on le voit, quoique par d'autres raisons, à des conclusions assez semblables à celles du Dr Ed. Ceresole.

C'est qu'il se préoccupait surtout de l'adolescence et qu'ici, je ne considère que ce qui a rapport à l'éducation morale, tant pour les adolescents que pour les adultes. Ce faisant, nous négligeons de parti pris un aspect essentiel du sport. Il ne serait pas honnête de dissimuler cette omission.

Le sport est une activité fort différente de la gymnastique hygiénique ou de la gymnastique d'assouplissement, parce qu'il comprend deux caractères distinctifs : la concurrence et le record. Là-dessus, pas d'équivoque ; là où il n'y a pas effort pour dépasser quelqu'un d'autre ou pour se dépasser soi-même, il y a exercice physique, gymnastique, délassement, jeu ; sport, non pas. Voilà pourquoi l'idée de sport évoque aussitôt celle d'une lutte. Est-ce par là que le sport est éducatif ? On n'attend pas du gymnaste qu'il contribue à la formation morale de ses

élèves. Qu'il nous livre de beaux corps, non seulement bien proportionnés, mais, si possible, pourvus de viscères en bon état, sains, résistants aux causes de maladies ; nous ne lui demandons pas davantage, et c'est déjà beaucoup. Il peut se laisser guider par le médecin : le sportif, non pas. C'est que le sport implique l'idée d'un engagement à fond, d'une dépense totale des forces, d'un idéal énergétique, si je puis employer ce jargon, c'est-à-dire d'un but toujours situé immédiatement au-delà de la réussite présente. Rien de plus frappant que ce trait dans les observations, les confessions et les descriptions faites par les sportifs eux-mêmes. Aller plus haut, courir plus vite, plus loin, tenir plus longtemps, jusqu'à l'épuisement, jusqu'au râle s'il le faut... La notion du mieux domine toute l'activité sportive. Pour la pédagogie, par exemple, il serait bon de distinguer très nettement entre cette sorte d'activité et l'exercice gymnastique, d'après leurs caractères et leurs effets, afin de voir plus clairement quand c'est l'un et quand c'est l'autre qui est de mise.

Maintenez ou abolissez la concurrence, la lutte, le dépassement de soi-même, le sport subsiste ou s'évanouit. De ce trait en proviennent plusieurs autres, l'observation de soi-même, la comparaison et l'émulation, la volonté de puissance.

Le sportif en vient très vite à s'étudier ; il veut connaître son fort, pour en tirer parti, et son faible, pour y obvier. Il n'y a rien en cela que d'excellent, car l'ignorance de soi-même conduit à la vanité ou au découragement, et cette analyse critique ne dessèche pas et ne rend pas stérile comme celle que Marc-Aurèle recommandait, car elle a un but précis et, par conséquent, un terme ; instituée pour éclairer l'action, elle ne dissout pas le vouloir.

La comparaison avec d'autres et l'émulation, le grand ressort de la vie sportive, engendrent-elles la jalousie, les basses rancunes et toutes ces flétrissures de l'âme contre lesquelles on a voulu prémunir les jeunes dans les pays où l'on a banni de l'école les classements et les récompenses ? Il faudrait, pour y échapper, que les sportifs ne fussent point des hommes. Mais la vie sportive s'éteindrait d'elle-même si ces penchants mortels l'entraînaient jamais. Le sport, au contraire, est aujourd'hui le refuge de l'émulation à laquelle les pédagogues n'osent presque plus faire appel. Il y a là, peut-être, une leçon à prendre ou à rapprendre et, en tout cas, un problème à étudier d'après les faits.

Une remarque intéressante de M. de Coubertin nous met sur la bonne voie ; c'est que, dans la vie sportive, les résultats sont tangibles, rigoureusement précis, indiscutables. La jalousie, dès lors, se substitue moins aisément à l'émulation. Je sais au centimètre près quelle est la hauteur de mon saut, quelle distance j'ai franchie et en combien de minutes et de secondes. Les conditions aussi sont parfaitement égales pour tout ce qui ne tient pas à la personne même du jouteur. Vainqueur, il goûte pleinement son triomphe, en attendant qu'un meilleur le lui ravisse ; vaincu, ce n'est qu'à lui-même qu'il devra s'en prendre. La loyauté sportive consiste à reconnaître sans arrière-pensée la supériorité du meilleur. Cela aussi est un élément de l'éducation morale qu'il n'y aurait pas d'inconvénient, loin de là, à mettre en valeur dans nos démocraties.

Quant à la volonté de puissance, non pas l'instinct de domination, mais le désir constant de surpasser les autres et soi-même, là, sans doute, gît la grosse difficulté. Le sport, c'est l'effort ; il est contraction violente, tension suprême ; en un sens, le sport, c'est le surmenage.

Si l'acquisition des qualités viriles est à ce prix, qui ne voit le danger ? Célébrons le coureur de Marathon, mais gardons-nous de l'imiter dans la vie civile. Je pose la question. Elle n'a pas été examinée d'assez près. Il me semble incontestable que l'effet utile du sport, pour la formation morale, commence à partir du moment où l'on « force », où l'on dépasse sa mesure actuelle. Pourtant, le sport n'est pas le suicide : il y aurait moins de sportifs.

Si l'on considère moins le résultat obtenu que l'effort accompli, on verra, je crois, que ces deux notions, l'intensité et la continuité de l'effort, se limitent réciproquement. Pour que l'effort soit continu, qu'il s'accomplisse aujourd'hui, demain, après-demain, il faut qu'aujourd'hui je ne l'aie pas poussé au point de rendre impossible la récupération des forces. La dépense d'énergie totale et instantanée est une définition utile pour distinguer le sport des autres activités physiques, mais c'est une définition théorique, un idéal situé à l'infini. Y tendre constamment, voilà le sport. On peut y tendre progressivement. La difficulté ne disparaît pas, j'en conviens, mais on m'accordera qu'elle se réduit. Et les sportifs conviendront, de leur côté, que le but doit être de fixer les qualités athlétiques et viriles, plutôt

que d'obtenir des performances d'exception. C'était ainsi que les anciens Grecs l'entendaient dans la bonne époque, quand le sport n'avait pas dégénéré. Mais ceci est un autre sujet. En somme, l'activité sportive obéit aux lois de la physiologie nerveuse. M. le Dr Philippe mont aurait, Congrès de Lausanne, que la rapidité et la précision du geste sportif sont gagnées, non sur les muscles, mais sur les nerfs. La rapidité des contractions musculaires est à peu près la même chez tous les hommes ; celle de l'innervation est très diverse. Nos triomphes sportifs sont des progrès de notre innervation et c'est notre cerveau que nous dressons en acquérant des automatismes. Telle est la conclusion de la physiologie sportive ; elle nous ramène bien près de la psychologie et à proximité immédiate du bon sens. Car tout dressage est gradué.

4. Le sport agent de culture populaire.

Qu'on me permette de répéter ce que j'ai déjà dit deux ou trois fois : le sport n'est pas tout. Personne n'en fait une panacée. Si je ne traite pas des autres moyens de culture, c'est que j'ai à parler de celui-là. Et justement, nous allons voir qu'il a obtenu sa pleine efficacité, dans l'âge classique, en s'associant étroitement avec les grandes institutions morales de la nation.

Sa pleine efficacité, c'est de devenir populaire et de le devenir sans dégénérer. Réservé à une faible minorité, peut-être contribuerait-il à en faire une élite admirable, mais que le courant de la vie laisserait à l'écart. On la regarderait avec la même curiosité avec laquelle nous lisions les récits de Bombonnel, tueur de panthères ; l'influence morale du sport serait annulée par l'isolement et le type du sportif aristocrate disparaîtrait peu à peu en vertu de la loi du renouvellement des classes dirigeantes. Beaucoup de modes, de goûts, et mieux que des modes et des goûts, des traditions de sentiments et d'idées, des manières de vivre nobles, élevées, ont disparu probablement de cette façon. Elles ont cessé d'être représentées parce que le personnel des classes dirigeantes se renouvelle constamment par des éléments venus des classes inférieures, qui comblent les vides dus à l'usure et à la dénatalité, mais qui apportent avec eux les caractéristiques de leur milieu d'origine.

La circulation sociale étant plus intense de nos jours qu'elle ne l'a jamais été, c'est sur les milieux où se recrutent les dirigeants de demain qu'il est nécessaire d'agir, en même temps que sur les élites actuelles, si l'on veut obtenir des résultats durables. C'est pourquoi la démocratisation du sport est pour lui une question de vie ou de mort. Il est condamné, sous peine de déchoir, à faire la conquête des classes moyennes, bourgeoisie et petite bourgeoisie, à pénétrer dans la bourgeoisie ouvrière en formation et à pousser jusqu'à la limite de la zone peuplée par les inadaptables et les anti-sociaux, parasites, criminels, dégénérés ou autres, qui relèvent de la pathologie.

En divers pays, d'ailleurs, cette conquête est chose faite ou à peu près. J'ai parlé dans les premières pages de cette étude, de l'intérêt croissant du public pour les exercices sportifs. Rien de mieux, si cet engouement n'était une cause de décadence. Il faut que le sport, pour accomplir sa tâche, devienne populaire, mais en assimilant le public et non en se laissant corrompre par lui.

La corruption le menace par le cirque et le lucre, à proportion de la faveur qu'il s'attire. Le cirque, c'est-à-dire le spectacle. Le lucre, c'est-à dire la pratique professionnelle pour de l'argent.

Les championnats, les matches, les concours publics amènent au sport un grand nombre d'adeptes. Y renoncer serait compromettre son recrutement. Le pourrait-on d'ailleurs ?

Qu'y a-t-il, après tout, dans les exhibitions publiques, qui fasse dévier l'activité sportive ? Pour les sports féminins, cela se comprend sans peine : on ne peut questionner les spectateurs sur le genre d'excitation qu'ils recherchent et ils n'est pas bon que la femme suive trop exactement l'exemple du sportif. Mais pour le sport masculin ? Quantité de concours, concours de musique, de déclamation, de gymnastique, dans nos fêtes nationales, ont été rendus publics sans inconvénient. Pourquoi le sport ferait-il exception ?

Je mets à part les exhibitions où l'on peut chercher la satisfaction d'un besoin de sensations violentes par la vue du sang, des plaies, des faces tuméfiées, de l'écrasement d'un homme par un autre. C'est le cas des matches publics de boxe, dont quelques-uns sont aussi vulgaires et aussi répugnants que les courses de taureaux. Ils ne le sont pas toujours et l'on commet-

trait une injustice si l'on ne faisait pas les distinctions nécessaires. La boxe n'est pas le seul sport. Et le foot-ball, et l'escrime et la lutte ? Chez les anciens Grecs, l'éducation sportive était orientée en partie vers la préparation pour les grands concours qui étaient des fêtes nationales d'une solennité incomparable.

Sans doute, mais il y avait des règles et des sanctions très sévères, tellement que le but exclusivement sportif l'emportait sur toute autre préoccupation ; puis, dans la grande époque, au Ve siècle, le sport était encore assez près de ses origines guerrières : il évoquait le souvenir de dangers récents, la défense de la cité. A Sparte il était calculé entièrement pour la préparation militaire. Le spectacle en était la consécration ; il n'en était pas le but.

Le sport antique a toute une histoire. Gardons-nous d'en faire une sorte de bloc. Quand il devint pur spectacle, institué pour le plaisir du spectateur, il dégénéra, prit des formes monstrueuses. Ce fut surtout à partir de l'empereur artiste : Néron. Il devint aussi un trafic. On avait vu quelquefois des athlètes vendre leur victoire probable, la céder à leur adversaire contre argent comptant. Les annales les notaient d'infamie. Cette pratique passa dans les mœurs. Le sport ayant perdu sa haute signification fut une école de cruauté obscène et de cabotinage où l'on se rendait pour assouvir les pires instincts de la brute déchaînée. Théodose y mit fin.

Je ne ferai pas de comparaison entre les premiers siècles de l'empire romain et le nôtre. Quoique le danger de l'exhibition sportive nous menace, ce n'est pas au point de compromettre tout. Voyons plutôt comment les effets utiles ont pu se produire pendant si longtemps et si nous en pouvons espérer d'aussi heureux.

Le type supérieur de la vie sportive, dans l'antiquité, nous est offert par Athènes, où elle fut l'un des aspects essentiels de la civilisation. Au lieu de la confiner étroitement dans les bornes de la préparation militaire, Athènes conçut l'idée d'associer la culture physique à toutes les grandes fonctions intellectuelles et sociales de la cité. C'était un trait de génie. L'activité sportive se proportionna à l'ensemble, le pénétra, l'inspira, le décora de beauté saine et forte. Elle n'existait point pour elle-même ; la formation des athlètes qui devaient concourir sous les yeux de tous les Grecs n'en était qu'une partie ; après la

palestre, le gymnase appelait toute la jeunesse, retenait les adultes, accueillait la vieillesse diserte. Orateurs, politiques, historiens, artistes, tous les grands citoyens sont sortis de là, de l'Académie, du Lycée ou du Cynosarge. Le jeune homme s'y exerçait pendant la première année de son éphébie, apprenait à courir, à lutter, à sauter, à jeter le disque et le javelot, à manier l'épée ; il montait à cheval ; dans les salles, il s'exerçait à jouer de la lyre et de la cithare ; à l'occasion des fêtes religieuses, on lui enseignait les danses sacrées; il savait exécuter une poésie lyrique, s'initiait aux traditions religieuses et aux préceptes moraux dans Homère, dans Hésiode et dans les gnomiques, à l'art littéraire dans les tragiques, à l'histoire dans Hérodote. A la fin de la première année, la promotion défilait devant le peuple, en chlamyde, avec la lance et le bouclier. L'année suivante, il faisait des marches et même un service de garnison ou de surveillance du territoire, s'exerçait à combattre avec les armes pesantes, à tirer de l'arc du haut de son cheval, à manœuvrer un vaisseau. En même temps, les éphèbes intervenaient dans toutes les cérémonies solennelles, prenaient part au cortège des Panathénées; aux Eleusinies, ils escortaient, en armes, les objets sacrés qui se rendaient d'Eleusis à Athènes. On voulait que la culture physique fût un ennoblissement du corps humain ; un souci de beauté la pénétrait. On voulait qu'elle fût une éducation artistique, en l'honneur des dieux. Elle n'était distincte ni de la formation civique et morale, ni de la vie intellectuelle ; on voulait qu'elle en fût le centre. Les futurs professionnels se spécialisaient en vue des jeux Olympiques, Pythiques, Isthmiques ou Néméens, et devenaient incapables de suivre la préparation d'ensemble, mais ce ne sont pas eux qui ont imprimé son caractère à la vie nationale, ce sont les autres, éphèbes et adultes, qui multipliaient les applications du sport, en égalaient le nombre à celui des aspects de la vie, en faisant une culture harmonieuse et générale, une source commune d'ardeur, de joie sereine, d'émulation féconde. C'est pourquoi la déesse voulait des hommes « à la peau brunie par le soleil et la poussière de l'arène et non blanche comme celle des infortunés qui végètent dans la retraite ».

Le gymnase avec ses galeries de tableaux, ses salles de musique, ses allées ombreuses où Platon, Aristote, Zénon ont devisé, ses stades, ses esplanades, ses portiques et ses bains, a été le

foyer de la civilisation athénienne ; il a modelé, dans une souveraine harmonie, l'un des types d'hommes les plus accomplis que l'histoire ait connus, l'homme riche de force, de génie et de beauté, modèle d'équilibre, créateur de la cité et de la science, si humain, malgré ses heures d'emportement, si héroïque, malgré ses courtes défaillances, si passionné d'indépendance et de grandeur que le signe de la culture, aujourd'hui encore, est de l'admirer ; traduction si exacte et vivante de la puissance de l'âme dans le modelé et les proportions du corps, de sa fierté dans l'attitude et dans le port de la tête, de sa liberté dans l'aisance du geste, que la statuaire l'a divinisé.

Une imitation servile de l'antiquité serait morte à l'avance, condamnée en son principe.

Nous n'avons plus, même dans nos petits Etats, la minuscule démocratie municipale et sa communauté de vie. La promotion annuelle, à Athènes, était de quatre cents jeunes gens ; on pouvait presque les connaître individuellement. Ils concourraient, défilaient, s'exerçaient, luttaient, discutaient en présence et sous le contrôle des citoyens, sortis de la même école et fins connaisseurs. Chez nous, l'anonymat affaiblit, énerve la force et la précision de ces influences réciproques.

D'ailleurs, les loisirs nous manquent. On n'imagine pas la différence que cela fait entre les Anciens et nous. Aristote compte le loisir parmi les vertus, comme une condition de la liberté d'esprit, de l'activité désintéressée, de l'effort continu vers le perfectionnement. La machine qui devait remplacer l'esclave, a commencé par s'asservir l'homme et ce n'est qu'aujourd'hui que nous entrevoyons, dans un avenir encore éloigné, la possibilité d'une culture nationale, physique, intellectuelle et morale, qui ne soit pas une simple préparation mais un intérêt permanent, une joie, un but, une des raisons de vivre.

Ce qui nous manque surtout, ce qui fait que les anciens nous auraient considérés comme des barbares, malgré ou avec nos machines, nos techniques, nos sciences, notre immense production de tout ordre et l'accroissement du volume de notre cerveau, c'est que nous avons perdu un sentiment qui leur était inné et faisait pour eux la valeur de tout le reste, celui de l'unité de l'être humain et de l'harmonie des formes de la vie. Ils auraient, à cause de cela, refusé de voir en nous des hommes libres.

Nous sommes des paquets de spécialisations. Un peu artistes, un peu savants, un peu commerçants, un peu philanthropes, un peu pêcheurs à la ligne, nous avons une part distincte, non seulement de nos journées, mais de nos pensées et de notre moi pour chacune de nos activités, quand nous ne sommes pas concentrés et isolés dans une seule fonction. Le sport, exigeant beaucoup de ses adeptes, risque d'aggraver cette dispersion, due en partie à la fièvre trépidante de la vie moderne, en partie à un défaut de méthode, à un gâchage de nos forces, mal réparties et mal proportionnées dans leur emploi.

Rien de plus contraire au génie antique. Il faudrait, pour que le sport exerçât la même influence heureuse sur l'esprit public, qu'il fût associé aux solennités de la vie nationale afin d'en devenir, comme il l'était jadis, un élément. De cela nous avons un exemple chez nous : le tir fédéral, les tirs cantonaux, la fête fédérale de gymnastique. Mais des fêtes publiques célébrées à l'occasion d'une manifestation sportive ne peuvent être que rares ; les anciens, au contraire, associaient le sport aux cérémonies publiques.

Puisque nos villes commencent à créer, qui un stade, qui des places de jeux, les sociétés sportives pourraient, en s'organisant entre elles, faire jouer au sport un rôle intéressant dans la vie nationale. Mais il n'en redeviendra pas le centre. Réunir par ce lien le militaire, la science, la peinture, la musique, le drame, l'éloquence, la religion, est une réussite unique, que nous ne pouvons nous lasser d'admirer, mais que nous devons renoncer à reproduire.

Question de degré si l'on veut. Sans être au milieu de tout, le sport peut se placer utilement à côté des autres fonctions sociales et surtout au début des plus importantes.

Je n'ai pas distingué, jusqu'à présent, entre la formation de la jeunesse et l'activité des adultes, parce que rien ne me semble plus faux que la fameuse formule : l'Ecole et la vie. L'un des meilleurs enseignements que recèle la pratique des sports, c'est que l'Ecole doit être une vie et que la vie doit être une école. Qui cesse d'apprendre, dans tous les sens du mot, c'est-à-dire de s'adapter, de se compléter, de se renouveler, tombe en décadence. Mais enfin, par la force des choses, une part de notre existence est réservée plus spécialement à la préparation, l'autre à l'action.

Laissons aux hommes du métier le problème de l'utilisation du sport pour l'éducation militaire. On pourrait la faire commencer indirectement d'assez bonne heure et la dispenser à tous, de manière à compenser dans une certaine mesure la diminution du recrutement et du temps de service.

M. le colonel Fonjallaz a consacré à cette importante question tout le chapitre V de son ouvrage sur « *la formation du soldat dans l'armée suisse* » et l'a étudiée d'une manière si approfondie, avec une connaissance si exacte de nos institutions, un sens si juste des besoins et des possibilités, que je m'en rapporte à ses appréciations et y renvoie le lecteur.

Le problème scolaire du sport ne semble pas fort compliqué si l'on s'en tient aux deux heures par semaine accordées à la culture physique, en application de l'ordonnance fédérale du 2 novembre 1909 ; il n'en est pas résulté de surcharge sensible, même dans les cantons qui ont introduit le système excellent de la leçon quotidienne de gymnastique d'une demi-heure. Quelques-uns font mieux et ajoutent à ces leçons des après-midi de jeux.

On peut attendre beaucoup de ces mesures pour l'amélioration de la race, l'entretien de la santé, l'action préventive contre l'alcoolisme et aussi, plus ou moins, contre la débauche. Il en faudra bien davantage le jour où l'on comprendra la nécessité d'organiser l'acquisition des qualités viriles pour être les premières assises des qualités morales, comme on organise l'acquisition des qualités intellectuelles. Ce jour-là il faudra que les éducateurs prennent leur parti de deux conditions indispensables : premièrement, réintroduire parmi les méthodes l'émulation, la rivalité, la lutte, avec la vision nette du risque et la volonté de l'écarter en faisant régner, dans l'étude comme au jeu, l'esprit sportif de loyauté et de générosité, l'esprit chevaleresque. Deuxièmement, associer la culture sportive à toute l'activité scolaire. Nous n'en sommes pas à dire, comme les Anglais : un terrain de jeux sans école vaut mieux qu'une école sans terrain de jeux, mais nous n'aurons gagné le point essentiel que du moment où nous pourrons dire, comme eux aussi : qui joue bien travaille bien.

Le sport à l'école, c'est le « self government » des élèves, réglé et contrôlé, cela va sans dire, avec la présence discrète et la bienveillance attentive du maître ; c'est peut-être une

modification des programmes, et je ne fais nulle difficulté de reconnaître que cette modification sera une simplification, à moins qu'on ne regagne par un meilleur rendement moyen, ce qui n'a rien d'impossible, le temps qu'on aura prélevé sur l'étude pour l'action.

Je me meus ici, hélas ! sur les limites de la réalité présente et sur les confins du rêve. Ne serait-ce pas, cependant, un rêve réalisable que celui-ci : la solution du problème de l'éducation intégrale, physique, intellectuelle et morale, non pour une classe sociale mais pour la nation, cherchée dans le perfectionnement individuel indéfini ? En d'autres termes, l'école, à tous ses degrés, y compris le degré universitaire, bien loin de se donner pour un tout achevé, se proposant au contraire d'éveiller la curiosité et le désir d'en savoir bien plus long qu'elle n'en dit et, puisque elle ne peut alimenter ses nourrissons une fois pour toujours, les pénétrant de cette vérité que leur formation physique, intellectuelle et morale est l'affaire de toute leur vie, ce qui implique le devoir de mettre à leur portée les moyens de se compléter par la suite. L'école sportive ne peut être qu'une école qui se prolonge dans les œuvres post-scolaires et, par delà, dans toute l'activité civique.

Ainsi entendu, le sport scolaire n'a pas pour seul objet de créer chez les jeunes gens l'instinct sportif, c'est-à-dire l'énergie, l'endurance, le courage, l'habitude de l'effort méthodique, le désir de se surpasser soi-même. Il doit contribuer à une œuvre indispensable, à l'orientation du mouvement sportif.

Il y avait, chez les anciens, deux directeurs des exercices du Gymnase, le gymnasiarque, qui prescrivait les exercices et le pédotribe, qui les faisait exécuter. L'entraînement sportif était réglé, calculé selon les personnes ; il était individualisé.

Philostrate parle d'un gymnasiarque qui fut cause de la mort de l'athlète Gérennus parce que ce dernier, ayant triomphé, s'était laissé aller à quelque excès de régime et lui revenait mal en forme. Dans sa mauvaise humeur, il se borna à lui prescrire l'exercice, sans autre indication, et à lui dire que l'exécution ne valait rien. L'autre, faute de direction, s'y prenant mal, succomba.

Vraie ou fausse, l'anecdote nous montre que la formation athlétique n'était point livrée au hasard. Aujourd'hui plus qu'autrefois et d'autant plus que la pratique du sport se géné-

ralise, la nécessité se fait sentir de le définir, de l'expliquer, de le distinguer de ce qui est plus ou moins analogue et, plus encore, des contrefaçons. Il faudrait qu'à l'école, le sport fût, non seulement pratiqué, mais contrôlé et commenté, interprété, discuté, afin qu'au plaisir et à l'habitude s'ajoutât la connaissance du but poursuivi, la conscience d'une fin plus haute que la satisfaction immédiate.

Quel enseignement fécond, d'ailleurs, que celui qui, s'appuyant sur l'effort même des jeunes gens, sur leurs réussites et sur leurs échecs, leur inculquerait, avec la preuve quotidienne, le sens du perfectionnement, l'idée de la perfectibilité, le culte du vouloir ! Quel antidote contre tant de doctrines, exagérées ou dénaturées qui, plus tard, les accableront peut-être, celle des fatalités héréditaires, celle des décadences ethniques, celle de l'épicurisme vulgaire, ou de l'affarisme éhonté !

Le culte de la volonté, de l'effort, le sens de la lutte loyale, le respect de soi et la confiance dans la vie, c'est là un viatique et nous aurions tort de ne pas en munir ceux qui devront habiter le monde tel qu'il est fait aujourd'hui.

5. De l'idéal sportif.

Cette interprétation, ce commentaire perpétuel qui, mêlant, associant l'activité sportive à la vie scientifique, artistique, physique, sociale, spirituelle, lui donne tout son sens, la rattache à nos préoccupations les plus immédiates comme aux plus élevées, à celle de la santé, du succès, de la vérité, de la beauté, de la valeur morale, jusqu'où peuvent-ils nous conduire ? quels linéaments de doctrine voyons-nous se dégager peu à peu grâce aux discussions, aux organisations, à la réglementation et surtout à la pratique sportive de tout un siècle écoulé ?

On voit distinctement s'affirmer ce besoin d'une expression raisonnée, théorique, de la vie et de l'activité sportives. Un mouvement des esprits qui ne se définit pas se perd dans les déviations et se confond avec ses contraires. Or, ce qui est de l'esprit se définit par le but. La tentative de formuler l'idée du sport, de le faire aboutir à une expression rationnelle, première entreprise pour la création d'un idéal, a été poussée assez loin

depuis le Congrès de Lausanne. Nous lui devons des ouvrages d'un vif intérêt. Outre ceux que j'ai déjà mentionnés, les « Travaux du Congrès », la « Psychologie sportive » et la « Pédagogie sportive », de M. de Coubertin, je citerai les « Préceptes et maximes d'éducation physique du Dr Boigey et la « Physiologie générale de l'Education physique » du même et excellent auteur.

C'est une codification de l'expérience qui s'opère ainsi. Elle sert déjà — et je ne traite que de la question morale — à montrer en quoi l'activité sportive se distingue des activités connexes et ce qu'il faut considérer comme une déviation et un danger.

Le sport implique la notion d'effort et de lutte pour se surpasser soi-même ou surpasser les autres. C'est ce qui le distingue de la gymnastique, certains exercices fussent-ils les mêmes. Les justes réserves que les médecins font par cette raison au sujet des âges, des sexes, des circonstances, surtout quand il s'agit de la jeunesse scolaire, trouveront utilement leur place dans l'application mais ne changent rien au principe.

Le sport implique la notion d'entraînement méthodique, d'exercice régulier de la volonté, combiné avec l'observation, en un mot la notion d'une discipline, tant individuelle que collective. Le but de cet entraînement est d'atteindre à ce que les hommes de sport appellent la « forme », c'est-à-dire le développement au plus haut degré des facultés physiques et leur sujétion au vouloir, l'entière disposition du corps par l'esprit. C'est bien plutôt la liberté, l'équilibre et l'harmonie que la force brutale.

Définir un but si éloigné et si élevé, c'est déjà indiquer un trait de ce qu'on appelle un idéal. Il y a un idéal sportif du type humain, idéal en formation, dont l'élaboration est indispensable pour que l'activité sportive atteigne à sa pleine utilité.

Les Spartiates y ajoutaient la notion de patriotisme. Chez les Grecs, le sport n'était pas internationalisé. Comme la religion et la langue, il consacrait la parenté des tribus helléniques. Pour être admis aux jeux, de même que pour être initié aux mystères, il fallait prouver sa qualité d'Hellène. Malgré les rivalités, les oppositions d'intérêt, les guerres incessantes, du Caucase jusqu'à Marseille, sur les côtes de l'Asie Mineure, en Egypte, à Cyrène, le monde hellénique se dressait dans son unité en face du monde barbare.

Aujourd'hui, le sport ne connaît plus de Grecs et de barbares. On peut dire qu'il a outrepassé la notion chrétienne de l'égalité des hommes, car il admet les champions noirs à marteler congrument la face des champions blancs, de quoi ils ne se font pas faute.

Au dedans de ce cercle large du patriotisme hellénique, le sport servit à définir le cercle plus étroit du patriotisme municipal. Ce fut le cas tout au moins à Sparte, durement, terriblement. Le sport y fut strictement guerrier et tout entier tourné vers la défense, la grandeur, la domination de quelques milliers de citoyens, superposés à une trentaine de mille périèques et à un plus grand nombre d'hilotes. Considérez cette situation et songez à ce que signifie de vigilance incessante, de confiance dans la valeur personnelle, d'énergie tendue ce simple fait : Sparte n'avait point de remparts !

De nos jours, le sport, assurément, peut contribuer à entretenir le sentiment national en lui fournissant des occasions de s'exprimer, en créant des intérêts communs au-dessus des intérêts individuels. La défaite de nos champions, à un tir international récent, a causé en Suisse une émotion publique. D'ailleurs le système bien connu de l'olympisme suppose l'existence d'associations régionales, unies en fédérations nationales. La rencontre des champions nationaux de tous pays fera peut-être plus pour exalter dans chaque peuple la fierté patriotique et le désir de vaincre que pour fondre les diversités des hommes dans l'unité de la race humaine. Je ne suis pas pour le déplorer. Tant que les niveaux de civilisation demeurent par trop inégaux, la fusion ou le mélange se ferait aux dépens des groupes moralement supérieurs et, par suite, au détriment de tout le monde. Il y a un intérêt majeur à ce que la vie sportive prenne ou conserve la forme d'une activité patriotique.

L'étincelle qu'elle peut faire briller au foyer universel, c'est l'idée de la loyauté dans la lutte, la compétition réglée, le mépris de la forfaiture. Cela suffira pour que le patriotisme sportif ne dégénère point en un chauvinisme stupide, si le sport ne dégénère pas lui-même.

Les Athéniens avaient fait entrer dans l'idéal sportif la notion de la beauté. Ils admiraient le corps humain, non seulement comme une machine utile, mais comme un objet d'art, au grand profit de leur sculpture et de leur statuaire ! « Les

hommes de ce temps, dit Taine, ont observé le corps nu et en mouvement, au bain, dans les gymnases, dans les danses sacrées, dans les jeux publics. Ils ont remarqué et préféré celles de ses formes et de ses attitudes qui manifestent la vigueur, la santé et l'activité. Ils ont travaillé, de tout leur effort, à lui imprimer ces formes et à lui enseigner ces attitudes. Pendant trois ou quatre cents ans, ils ont ainsi corrigé, épuré, développé leur idée de la beauté physique. Rien d'étonnant s'ils arrivent enfin à découvrir le modèle du corps humain. Pour nous qui le connaissons aujourd'hui, c'est d'eux que nous l'avons reçu. »

Il ajoute :... « Si, aujourd'hui, oubliant nos corps mal venus ou gâtés de plébéiens ou de penseurs, nous voulons retrouver quelque ébauche de la forme parfaite, c'est dans ces statues, monuments de la vie gymnastique, oisive et noble, que nous allons chercher nos enseignements. » (Philosophie de l'Art, I. 70-75).

Personne ne soutient que les Grecs soient arrivés à l'entière perfection du corps dans toute la race. Ils ont présenté à toute la race, pendant six siècles, des modèles achevés. Peut-être ce plus, la superbe réalisation du type en quelques exemplaires est-il indispensable pour obtenir le moins, l'amélioration des physiques tristes, humbles et déficients. Je ne veux pas, cependant, traiter de la beauté du corps pour le corps. Le Dr Boigey remarque qu'on rencontre des hommes bien faits qui sont incapables de fournir un effort quelconque, tandis qu'il n'est pas rare d'observer des aptitudes merveilleuses chez des sujets dont la structure est loin d'être irréprochable. Il dit : « Les parties les plus visibles de la machine animale ne prouvent rien quant à la qualité du travail. L'état du cœur, des poumons, du système nerveux et des reins a plus d'importance que les formes extérieures »

Soit. Question de degré, j'imagine. Spinoza, moins chétif, et Kant, sans sa malformation de la cage thoracique, auraient eu autant de génie et plus de joie. Mais la préoccupation de la beauté n'est pas seulement celle de la forme et des proportions extérieures ; voyez la procession des Panathénées ! L'attitude, la démarche, le port, le geste, tout cela est une partie de la dignité, comme l'aisance est une partie de la courtoisie. Ces qualités physiques ne sont guère éloignées des qualités morales. Ce qu'on appelle la tenue, n'est-ce pas essentiellement de la retenue ?

C'est le sport lui-même que le souci de la beauté ennoblira, en le rapprochant de l'art, en l'élevant à une autre catégorie que la simple dépense de forces et que le divertissement. A mesure qu'il gagne en extension, ceux qui fondent un grand espoir sur ses progrès dans la faveur publique se demandent plus anxieusement si, par la force des choses, la vulgarisation amènera la vulgarité. Le prétexte du développement physique couvre parfois d'étranges promiscuités. L'esthétique, la pensée de beauté ne sera-t-elle pas l'un des signes sous lesquels se rallieront un jour les fervents de l'idéal sportif pour se distinguer résolument de ce qui devrait s'appeler d'un tout autre nom ?

Déjà la lutte est engagée. Si les hommes courageux qui s'efforcent de placer l'activité sportive sous l'invocation d'un idéal ne l'emportent pas, c'est, en partie du moins, l'orientation morale de notre civilisation qui se trouvera faussée.

La recherche de la faveur et celle du lucre, tels sont les écueils sur lesquels le sport antique a échoué à la fin, au temps de l'empire romain, surtout à partir de Néron. La Grèce les avait évités, non sans risques, jusqu'à l'époque d'Alexandre et, par delà, jusqu'au moment où elle perdit son indépendance. Et même, quand il fit sa fameuse tournée d'histrion et parcourut la Grèce, chantant, déclamant, jouant de la lyre, au milieu des applaudissements de commande, Néron n'osa pas entrer à Athènes, moins, sans doute, à cause de ce qui restait de vrais Athéniens que par la terreur du nom. Il ne ramassa pas dans l'illustre cité une seule des huit mille couronnes qu'il traînait après lui en Italie pour se ménager une entrée triomphale à Rome.

Le sport s'avilit quand le cirque se substitua au gymnase, quand les jeux athlétiques n'eurent plus d'autre but que la faveur du prince et les applaudissements de la foule. Les chevaliers, les patriciens qui descendirent alors dans l'arène se déshonorèrent à jamais. Les meilleurs citoyens d'Athènes avaient concouru devant le peuple pour la course, pour la lutte, pour le maniement des armes, mais ils lui donnaient un exemple de courage, non de servilité.

L'ostentation, la vulgarité, l'appétit du lucre, ces causes de dégénération produiront les mêmes effets de nos jours si elles ne rencontrent pas d'obstacles. Les matches à grand spec-

tacle, annoncés avec force réclame ; les championnats de boxe organisés en entreprises financières et couverts de paris ; en un mot l'industrialisation, telle est, aujourd'hui comme autrefois, la lèpre du sport.

Se définir, c'est se distinguer. En se définissant, l'idéal sportif, soutenu par des associations actives, préviendra les confusions fatales. Il se dessine peu à peu dans ses deux éléments, le type et l'idée.

Je touche à un vaste problème. Si l'on n'en trouve pas la solution, le mouvement qui semble emporter notre époque à une renaissance, tout-puissant qu'il est, est condamné.

Un idéal, c'est-à-dire un but qui dépasse les possibilités immédiates de réalisation, se présente sous deux formes successives dont l'ordre de succession n'est pas fixe.

Parfois, il y a d'abord une doctrine ; les œuvres viennent après. Il en est ainsi dans l'histoire littéraire, quand les manifestes d'écoles devancent les productions importantes. De même, les programmes politiques élaborés par un petit nombre d'hommes ou par un seul, peuvent être en avance sur la constitution des partis. On va de l'idée à l'action.

Parfois, au contraire, ce qui existe d'abord, ce n'est pas une doctrine, mais un certain modèle, un type vivant ou même une figure historique dont le souvenir persiste assez longtemps sans qu'aucune doctrine soit encore codifiée. Socrate n'a rien écrit. Il y a un abîme entre ceux qui se représentent sa philosophie d'après Xénophon et ceux qui la conçoivent d'après Platon. Pourtant, toutes les lignes divergentes de la pensée grecque, à partir du IVe siècle, remontent à lui. On se calque sur le type ; on l'imite tel qu'on l'a compris, tel qu'on l'imagine. Il résume et incarne un ensemble de dispositions et un mode d'activité. C'est par là que la loi de l'imitation prend sa place dans la morale.

Dans l'idéal sportif dont la formation est un trait caractéristique de notre temps, on ne voit pas encore la doctrine apparaître avec beaucoup de netteté. Entre ce qu'on appelle sport, gymnastique athlétique, gymnastique analytique, culture physique et, en un sens général, éducation physique, il y a des ressemblances, il y a des différences, il y a même des conflits. On discerne un germe de doctrine. L'élaboration, la codification ne sont pas faites. Au Congrès de Lausanne, en 1913,

après avoir discuté amplement de la définition du sport, on a renvoyé la décision à des jours meilleurs. Tout à l'heure, en montrant que la formation d'un idéal sportif est possible et nécessaire, j'ai indiqué, d'après l'histoire, quelques-unes des notions qui semblent y rentrer, mais j'ai dû me borner à une énumération ; je n'ai pu marquer le lien de ces caractères et leur unité. Même, j'ai mêlé ce qui a trait à la doctrine et ce qui est du type, parce que la doctrine, vraisemblablement, sera l'expression du type.

Le type a existé, il existe. Sans être complet de lui-même il entre en composition, par une affinité naturelle, avec ce que notre civilisation a produit de meilleur. Il est, précisément, l'exaltation du « meilleur », par réaction contre la glorification de la moyenne, de la masse amorphe, de la mentalité de Panurge. Regardez avec attention, vous le découvrirez un peu partout, dans l'armée, cela va sans dire, mais aussi bien parmi les pionniers de la science, dès que la recherche comporte une part de risque, parmi ceux qui manœuvrent les peuples et jusque chez les grands hommes d'affaires. Vous le rencontrerez chez beaucoup d'explorateurs en qui l'esprit d'aventure n'exclut, ni la bonté exquise de Livingstone, ni le remarquable talent d'organisation de Nansen.

Les anciens avaient créé le type du héros ; le moyen âge a eu le type du saint. L'idéal du type humain qui se modèle peu à peu dans notre époque se distingue de l'un et de l'autre, qui lui ont transmis certains traits, auxquels le sport ajoute ses retouches et qu'il sert à coordonner.

Nous avons fait l'homme tout à la fois incohérent, par l'agitation de la vie, et simplifié à l'excès par la spécialisation et le manque de loisir. A ces dehors correspond un trouble de l'organisation psychique : une dispersion des tendances, une malformation de la synthèse personnelle. Le sport est l'activité qui tend le plus directement à unifier les puissances de l'être sans mutilation ni disproportion. Il est harmonie : équilibre du corps et de l'esprit, maîtrise des impulsions, c'est là sa condition, sa nécessité, son programme. Il le réalise dans l'optimisme, par la confiance en soi-même qui naît en l'homme du sentiment de sa valeur. Il admet la diversité que notre civilisation complexe a mise en nous ; il la concilie avec le développement de la personnalité pour mettre les tensions et les liaisons de

notre faisceau psychique à la disposition du gouvernement central qu'il restitue. C'est retrouver la première des libertés, la liberté morale.

Le type qui apparaît ainsi n'est pas celui de l'homme qui s'évade de lui-même et du monde vers un monde tout opposé, ni de l'homme emprisonné dans le cadre de la cité, qui n'existe que comme cellule sociale. Au plus haut degré d'accomplissement et, pour ainsi dire au bout d'une ligne prolongée, c'est bien l'homme qui s'affranchit de l'emprise grégaire, mais c'est aussi l'homme en qui la force se discipline librement pour servir à des fins conscientes, réfléchies et communes.

Qui a dit cela? Vinet! « Je veux l'homme maître de lui-même afin qu'il soit mieux le serviteur de tous. »

Voilà que j'ai traité de la doctrine en même temps que du type. A vrai dire, celle-là est implicite en celui-ci. Tel que vous l'avez entrevu sur le terrain de foot-ball, dans les jeux d'un Collège anglais ou américain, suivez-le dans les entreprises de la vie ; observez-le dans ses hardiesses et dans ses dévouements ; notez l'élan de son action, la précision de son vouloir ; une pensée entretient cette flamme, anime cette physionomie. C'est elle qu'il discerne chez ses pareils, c'est elle que saluent en lui les admirateurs de la noblesse humaine.

Et c'est pour avoir reconnu la pensée qui leur était commune, et pour l'avoir vue magnifiquement exaltée en un geste silencieux que les membres du Congrès de Lausanne se levèrent dans un hommage spontané quand M. Dedet rappela le souvenir, alors récent, de Oates, qui accompagnait Scott au pôle sud et, malade, se sentant à bout de forces, ne voulant ni être à charge à ses camarades, ni diminuer leur faible provision de vivres, s'en alla seul dans la nuit et ne revint pas.

Un vrai sportif, disait M. Dedet, un bon équipier. Ici, les sommets se rejoignent ; nous pouvons dire simplement : un homme.

MAURICE MILLIOUD.